Articuler les approches qualitatives et quantitatives

Claire Lemercier, Carine Ollivier, Claire Zalc

▶ **To cite this version:**

Claire Lemercier, Carine Ollivier, Claire Zalc. Articuler les approches qualitatives et quantitatives. Devenir chercheur, Editions de l'EHESS, pp.125 - 143, 2013, 9782713224164. hal-01445953

HAL Id: hal-01445953

https://sciencespo.hal.science/hal-01445953v1

Submitted on 25 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

version préliminaire de : Claire Lemercier, Carine Ollivier et Claire Zalc, « Articuler les approches qualitatives et quantitatives. Plaidoyer pour un bricolage raisonné », in Moritz Hunsmann et Sébastien Kapp (éd.), *Devenir chercheur. Écrire une thèse en sciences sociales*, Paris, éditions de l'EHESS, 2013, p. 125-143.

Claire Lemercier, Carine Ollivier et Claire Zalc

Articuler les approches qualitatives et quantitatives

Plaidoyer pour un bricolage raisonné

On distingue souvent et rapidement les thèses, et les étudiants qui les rédigent, en les rangeant dans deux boîtes dénommées « quanti » et « quali » et considérées, à tort, sinon comme opposées, du moins comme hermétiques. Or la ligne qui départage ces deux « mondes » dépend généralement assez peu du choix positif d'une méthode adaptée à un terrain ou à une problématique : elle apparaît surtout liée à des ancrages institutionnels, à la discipline, à la sous-discipline, à l'objet précis d'étude, au directeur de thèse ou à l'université de rattachement. Vous avez probablement su dès le commencement de votre thèse, et même dès votre master, que vous alliez faire « du quantitatif » ou « du qualitatif », persuadés que le pont entre les deux est difficilement franchissable[1]. En effet, il est habituel de penser qu'à telle échelle d'analyse, source, théorie ou manière de présenter les résultats correspond une méthode et une seule : aux « quantitativistes » reviendraient le travail sur des grandes populations et la possibilité de généraliser leurs observations ; aux « qualitativistes » la tâche de décrire et d'interpréter des mécanismes fins mais toujours localement situés. Et pourtant, nous aimerions vous convaincre ici que ces assignations méthodologiques ne sont pas toujours justifiées, que l'opposition entre « quanti » et « quali » n'a que peu de raisons d'être, voire, mieux, qu'il peut être enthousiasmant et profitable de tenter, dans une thèse de sciences humaines et sociales, d'articuler les deux approches. Cette articulation n'est d'ailleurs pas toujours aussi difficile que ce que vous croyez, comme nous allons vous le montrer en expliquant d'abord pourquoi il est nécessaire d'articuler ces approches, pour ensuite vous donner quelques pistes sur les nombreuses manières de procéder.

Dans d'autres textes, nous avons envisagé un peu plus en détail ces questions en pensant principalement à l'histoire et à la sociologie (Lemercier et Zalc, 2008, Lemercier et Ollivier, 2011), mais il nous semble que la plupart des raisons qui militent en faveur d'une articulation

[1] Plus que nos autres écrits sur le sujet, ce texte se veut pratique, directement applicable : c'est pourquoi nous adoptons le « vous » pour y présenter quelques recettes, comme nous le faisons en atelier.

des approches valent aussi dans d'autres disciplines – même si les exemples que nous donnerons restent en général ancrés dans les nôtres.

Pourquoi articuler les approches ?

Sortir des sentiers battus

La première réponse à cette question, et la plus immédiate, pourrait en fait très simplement se résumer ainsi : pourquoi choisir ? ; et surtout, pourquoi choisir *a priori* ? La dichotomie entre les approches dites quantitatives et qualitatives s'effondre rapidement dès que l'on aborde concrètement une enquête empirique. Certes, l'un des principaux arguments utilisés pour défendre un ancrage plutôt que l'autre repose sur l'idée qu'à une source, un matériau ou une échelle correspondrait nécessairement un type de méthode. L'utilisation de sources discursives conduirait ainsi tout naturellement à privilégier une approche « qualitative », alors que le traitement de grandes enquêtes ou de données massivement recueillies ne pourrait se passer d'une approche « quantitative ». Il s'agit cependant d'un mythe sans réel ancrage épistémologique, que quelques exemples suffisent à déconstruire. En effet, le questionnaire d'enquête comprend le plus souvent un lot de questions fermées, mais aussi quelques questions ouvertes qui constituent du matériau discursif ; les sources discursives tant utilisées en histoire forment quant à elles des corpus, souvent immenses, de mots qu'il est bien intéressant de compter ; les objets récoltés sur les sites de fouilles archéologiques font l'objet de descriptions minutieuses mais sont également saisis dans des bases de données afin de les ranger en catégories, etc. La liste est longue des matériaux pouvant faire l'objet d'un traitement tant qualitatif que quantitatif ; articuler les approches revient à s'exercer à porter un double regard sur le matériau empirique, gymnastique intellectuelle génératrice de distance critique. Et cette distance s'avère utile pour situer les méthodes dans un environnement intellectuel spécifique et borné.

Développer un regard critique

C'est là en effet une deuxième raison de fond pour sortir des sentiers battus méthodologiques propres à une discipline, une thématique, une université, etc. : s'obliger à expliciter sa problématique, les limites de son sujet, les raisons du choix d'un matériau, d'un corpus ou d'un échantillon, ou encore le sens des catégories qu'on lui applique. Lorsqu'on suit un

modèle préétabli, ces justifications n'ont souvent pas lieu d'être, tant les choix sont évidents – jusqu'au jour où on est brusquement confronté à une objection qui fait s'écrouler toute la construction. Nous l'avons souvent observé dans des séminaires de méthodes quantitatives : commencée autour d'un point en apparence technique (comment construire un échantillon d'une taille raisonnable pour une thèse ? Est-il utile que je me forme à l'analyse factorielle ?), la discussion en vient rapidement à remettre en cause des présupposés inaperçus de la thèse : mais au fond, est-ce sur « les vieux » ou sur « les personnes accueillies dans les hospices » que vous travaillez ? Est-il bien raisonnable de travailler sur les discriminations envers les femmes sans observer d'hommes ? Dans des disciplines habituellement qualitatives – au sens où leurs pratiques routinières peuvent entrer dans cette catégorie – comme l'histoire, la confrontation au quantitatif, simplement parce qu'elle est inhabituelle, met ainsi en évidence des points de flottement dans les définitions ou les hypothèses à un moment où il est encore possible d'y remédier. L'inverse est vrai de la confrontation au qualitatif, sous la forme par exemple d'une enquête de terrain ethnographique, dans des disciplines où ce sont des formes particulières de quantification qui constituent la routine, comme l'économie (Guérin *et al.*, 2012).

Éviter l'enfermement disciplinaire ou théorique

Ce qui est amusant d'ailleurs avec ces associations évidentes entre méthode, outil logiciel, échelle, matériau, thématique, choix épistémologiques et choix politiques, c'est que les évidences varient grandement selon les disciplines, les pays et les époques. Pour beaucoup d'historiens français par exemple, le « quantitatif » reste associé non seulement à la construction de courbes et d'indices, mais aussi aux questions économiques, démographiques ou de stratification sociale, aux sources « sérielles » (les statistiques du passé ou certains documents administratifs) et à un marxisme plus ou moins vulgaire, en tout cas à une démarche matérialiste et déterministe développée surtout dans les années 1950 et 1960. Au contraire, dans la science politique états-unienne, « le quantitatif » renverrait plutôt à une modélisation fondée sur le « toutes choses égales par ailleurs » et aux théories du choix rationnel. Ces évidences tiennent au fait que les courants disciplinaires se sont souvent développés autour de méthodes singulières – que l'on pense au rôle dévolu aux statistiques dans la définition d'un fait social chez Durkheim (1999, 2002), ou à la définition de l'observation participante chez Goffman (1968). En réalité, rien n'attache intrinsèquement

« le quantitatif » à l'une ou l'autre des connotations évoquées, ni même à l'explication causale ou déductive, quand « le qualitatif » s'occuperait de compréhension, d'interprétation ou de description et régnerait sur le monde de l'induction, comme le prônent les tenants de la *grounded theory* – et cela notamment parce que chacune des étiquettes « quali » et « quanti » recouvre en réalité des pratiques extrêmement diverses. On a plutôt affaire à un ensemble de routines et de réflexes, produits d'histoires disciplinaires et institutionnelles, mais aussi d'histoires personnelles, tant le système scolaire français fabrique tôt une auto-identification comme « scientifique » ou comme « littéraire », qui se prolonge dans la recherche sous forme de fossé entre « ceux qui comptent et ceux qui racontent » (Leca, 2005). Se rendre compte de l'existence de tels réflexes et lutter contre en produisant des assemblages inédits (ou du moins rares) est dès lors un bon moyen de découvrir des choses nouvelles – et de se faire remarquer.

Innover en braconnant

Nous tenons là la troisième raison qui plaide pour une articulation du qualitatif et du quantitatif dans une thèse – et même pour une articulation qui ne suive pas les figures imposées qui existent aussi en la matière : une thèse devrait proposer des choses nouvelles ; or une bonne manière d'innover est de marier des éléments qui sont habituellement associés soit au quantitatif, soit au qualitatif (Abbott, 2004). Produire de la nouveauté est bien sûr plus satisfaisant pour un auteur. C'est également un bon moyen de réintroduire une véritable cumulativité dans les travaux, dans un univers où les routines, si elles ont fait leurs preuves, conduisent souvent à répéter les mêmes analyses sur des objets différents, et où les horizons d'attente de bien des revues peuvent inhiber l'innovation en imposant en amont des protocoles de recherche et en aval des manières figées de présenter les résultats. Mais l'innovation peut aussi aider à être recruté – du moins, il devrait en être ainsi… Pour emporter définitivement votre conviction, finissons donc par évoquer les raisons les plus intéressées qui plaident pour l'articulation des approches : la capacité de réflexivité méthodologique, et donc d'enseignement des méthodes, est plutôt recherchée sur le marché universitaire, et rares sont les personnes qui maîtrisent à la fois des méthodes qualitatives et quantitatives. En particulier, la maîtrise du quantitatif par des chercheurs qui ont pratiqué l'enquête empirique sur autre chose que des données produites par de grandes enquêtes par questionnaire, ainsi que la capacité à l'enseigner à des étudiants peu attirés par les mathématiques et les statistiques, sont des denrées rares. Investir de ce côté, même si cela demande des efforts, peut donc être payant

en termes de recrutement.

Ces efforts sont évidemment réels non seulement en termes de formation – pour laquelle il faut souvent débusquer seul les lectures, séminaires ou stages pertinents –, mais encore en termes de présentation des résultats. Il ne faut en effet pas minimiser le travail qu'implique le fait de rendre accessible à un jury de thèse habitué seulement au qualitatif ou au quantitatif (et souvent seulement à certaines de leurs variantes) une recherche un peu inhabituelle – et la situation est la même avec les revues, qui ont souvent une routine bien établie en la matière (Pratt, 2008). S'il faut anticiper ces efforts et prévoir le temps de tâtonnements nécessaires pour produire un propos clair et convaincant, on peut aussi en voir les bons côtés : se confronter à des préjugés d'ordre méthodologique oblige souvent à clarifier d'autant plus, aussi pour soi-même, les raisons de nos choix en la matière, la valeur ajoutée qu'ils sont supposés apporter à la recherche, les limites ou les risques qu'ils impliquent. Passons donc maintenant à l'évocation de quelques pistes concrètes sur les manières de mettre en œuvre ce souhait d'innovation méthodologique.

Comment articuler les approches ?

Se renseigner (tôt) en gardant l'esprit ouvert

Le premier impératif pour arriver à articuler des approches est tout simplement de se faire une idée du paysage, c'est-à-dire de se repérer dans l'espace des possibles méthodologiques. Ce n'est pas forcément évident, même dans le cadre d'une seule discipline, car le point depuis lequel on regarde influence notre vision de cet espace : il peut se trouver par exemple que les revues spécialisées dans une thématique que l'on consulte le plus fréquemment partagent, sans le dire, un ensemble de présupposés méthodologiques implicites. Il arrive aussi souvent que les formations disponibles se focalisent sur une seule technique, un seul outil (l'observation participante, l'entretien organisationnel, la régression logistique, la construction d'un système d'information géographique), se proposant de faire de vous des spécialistes, mais sans vous donner les moyens de savoir si c'est bien la technique ou l'outil qui peut faire avancer votre thèse. Elles peuvent ainsi faire de vous des déçus du quantitatif, ou du qualitatif, alors que vous n'en aurez aperçu qu'un aspect.

Les antidotes existent, mais ils sont assez dispersés : certains sites web (une liste indicative est fournie en fin d'article) couvrent ainsi une actualité assez large en la matière ; certains

manuels se donnent plutôt pour objectif d'offrir un panorama et pas de promouvoir une seule méthode – malheureusement, la couverture ne permet pas toujours de les distinguer. Il faut donc prendre le temps d'en consulter plusieurs, parmi les plus généralistes (ceux qui se donnent comme manuels de méthodes quantitatives ou de méthodes qualitatives en général, voire de méthodes d'enquête en général), en début de recherche, pour acquérir une idée un peu plus juste du paysage. En particulier, il est très intéressant de ne pas se limiter aux manuels de sa propre discipline. En effet, en allant chercher un peu à côté, on trouve souvent des idées qui seront originales lorsqu'on les aura importées : l'importation de l'analyse écologique a ainsi permis de renouveler les approches en sociologie urbaine (Park, 1984) et s'étend aujourd'hui à l'étude d'autres sphères de la vie sociale, comme la politique ou le travail (Abbott, 2003).

Pour trouver les bonnes pistes en matière d'articulation des méthodes, il faut aussi ne pas être trop ambitieux dès le départ : ainsi, il n'est pas utile d'acquérir une formation poussée sur tel ou tel logiciel avant d'être sûr d'en avoir vraiment besoin. La première étape, trop souvent négligée, est d'apprendre à lire des textes produits par telle ou telle démarche méthodologique : de les lire de près, le crayon à la main, en essayant à chaque étape de reproduire le raisonnement de l'auteur à propos de son matériau et, lorsqu'on décroche, en se référant au manuel pertinent, jusqu'à ce que l'on ait compris. Les bons manuels donnent d'ailleurs des exemples d'articles empiriques pour chaque méthode ; on peut aussi consulter des sites, revues ou rubriques de revues spécialisées, qui ont des chances de proposer des textes particulièrement explicites en matière de méthodologie. Ainsi, Christelle Avril, Marie Cartier et Delphine Serre (2010) abordent concrètement différentes manières d'enquêter sur le travail sans se limiter à une approche déterminée. On peut aussi citer la rubrique « Savoir-faire » de *Genèses* (ou la défunte, mais numérisée, revue *Enquête*) pour des méthodes très diverses en anthropologie, histoire, science politique ou sociologie, *Terrain* pour l'ethnographie, *Population* et *Histoire & Mesure,* qui proposent souvent des revues de littérature ou des articles à visée méthodologique sur différentes méthodes quantitatives (utiles au-delà de la démographie et de l'histoire), *Mots* aux frontières des études sur le politique, de l'information-communication, voire des études littéraires, *Corpus* pour la linguistique, mais aussi pour ceux qui, dans d'autres disciplines, auraient besoin de méthodes linguistiques, ou encore le *Libellio d'Aegis* en gestion.

Dernier élément pour répondre à la question « comment se renseigner sur les méthodes

disponibles ? » : à partir du moment où on a décidé qu'une de ces méthodes pourrait servir à notre recherche, il ne faut pas négliger de se faire une idée de son histoire et de ses usages habituels. Notre *credo* est, vous l'aurez compris, celui des arrangements originaux et de la sortie des routines, de l'innovation par l'arrachement d'un outil à ses matériaux, échelles ou thématiques habituels, c'est-à-dire celui du recours à « l'imagination sociologique » déjà prônée par Charles Wright Mills (1959) et au bricolage conceptuel, voire au braconnage méthodologique. Il n'en reste pas moins utile de connaître les présupposés épistémologiques, théoriques ou politiques avec lesquels les méthodes sont généralement mises en œuvre, ce que peuvent vous indiquer les bons manuels, une lecture attentive des revues où l'on retrouve habituellement l'outil, ou encore des travaux d'histoire ou d'épistémologie des sciences sociales.

Il faut en effet savoir à quoi est habituellement associé un outil pour au moins deux raisons. D'abord parce que cette association peut être difficile à défaire, parce qu'elle peut avoir des fondements plutôt raisonnables. Ce n'est ainsi pas par hasard que l'on a souvent associé l'analyse factorielle à une démarche descriptive ainsi qu'à une étude des associations entre variables, et la régression à une démarche explicative et à un manque d'intérêt pour les interactions entre variables (Des Nétumières, 1997, Biland *et al*., 2008). Il est possible, voire intéressant, de les prendre à contre-pied, de les associer à fronts renversés, d'employer l'une là où on attendrait l'autre, mais il faut le faire consciemment, dans le but d'innover, et pas par mégarde, parce qu'on ne connaît qu'une des deux méthodes et qu'on veut tout faire avec elle.

Il existe une seconde raison de s'intéresser au passé des méthodes et à leurs connotations : les autres vous jugeront souvent en fonction de votre méthode, ils feront de vous une quantitativiste (scientiste) ou un qualitativiste (« coupeur de cheveux en quatre », relativiste) caricaturaux. Certains penseront que vous utilisez l'analyse factorielle parce que vous êtes de gauche (elle a été popularisée dans plusieurs disciplines par les travaux de Pierre Bourdieu, elle est réputée mettre en évidence certains déterminismes en soulignant des associations statistiques entre variables), la régression ou l'analyse de réseaux parce que vous êtes de droite (la régression peut masquer certains déterminismes, elle est souvent associée à l'individualisme méthodologique ; certains auteurs ont promu l'entrée par les réseaux pour minimiser le poids des classes sociales). Cela ne doit pas, selon nous, être une raison pour ne pas tenter des mariages inhabituels – par exemple, il y a maintenant un embryon d'école qui fait de la sociologie bourdieusienne avec de l'analyse de réseaux (De Nooy, 2003) –, mais

faites-le en connaissance de cause, et en préparant vos contre-arguments.

Vous l'aurez compris, mieux vaut donc commencer ce voyage de découverte méthodologique le plus tôt possible, dès le début de votre thèse, et même dès votre master. D'abord parce que se former à des méthodes que l'on ne connaît pas prend du temps. Ensuite parce qu'il est plus approprié de réfléchir en amont à ce que l'on veut faire du matériau afin d'adopter des méthodes de recueil adaptées, d'autant qu'il peut être difficile de retourner sur le terrain. Le choix des méthodes peut bien sûr changer en fonction du terrain et de l'évolution de votre problématique, mais mieux vaut ne pas négliger cette phase de formation et de réflexion. Il ne faut pas non plus en avoir peur : apprendre à utiliser une nouvelle méthode prend certes du temps (de quelques jours à quelques semaines), mais ce n'est pas du temps perdu. Il peut vous faire économiser du temps d'acquisition ou d'interprétation de vos matériaux par la suite, et surtout vous permettre de les rentabiliser au mieux : en effet, c'est souvent sur les mêmes données que l'on pose à la fois un regard quantitatif et qualitatif pour y voir des choses différentes. De plus, si on peut tout à fait se former tout seul grâce à des manuels ou à des didacticiels, il est en général possible de se faire accompagner dans le cadre de formations, de séminaires, ou plus généralement de la vie des laboratoires dans lesquels vous réalisez votre thèse – et si votre laboratoire ne vous propose pas ce qu'il vous faut, c'est l'occasion d'aller voir ailleurs : les discussions de méthodes permettent aussi des rencontres inhabituelles et fécondes.

Une fois ainsi armés, vous pouvez vous lancer dans l'expérimentation, et même dans le bricolage, à condition d'y voir moins une pratique d'amateur que, suivant le *Trésor de la langue française*[2], le signe d'une « aptitude à se tirer de difficultés complexes ou à tirer parti de moyens de fortune », qui peut faire naître l'innovation.

Placer les méthodes au service de la démonstration

Quelques conseils encore, d'abord sur le produit fini : votre thèse. Rien n'est plus désagréable à lire, et moins convaincant pour le membre de jury déjà frileux en matière d'expérimentations méthodologiques, qu'un long chapitre déconnecté du reste et qui présente pas à pas, de manière très plate, « la partie méthodologique » de la thèse, ou pire, sa « partie quantitative » ou « qualitative ». Même si vous faites quelque chose d'un peu inhabituel, vous n'êtes pas obligé de donner à voir la totalité de votre matériau, dans toutes ses configurations

[2] *Trésor de la langue française* informatisé : atilf.atilf.fr/ (consulté en juin 2013).

possibles (cas typique : un tableau, un graphique et un texte en dessous, qui répètent tous un même résultat relativement trivial). Les annexes peuvent éventuellement servir à prouver le détail de ce que vous avancez ou à expliciter des choix un peu fastidieux. Mais autant que possible, dans le texte principal, la méthode doit rester au service de la démonstration : ce sont les résultats marquants qu'il faut clairement mettre en avant, et le reste doit suivre.

Dès lors, autant que possible (tant que la recherche d'une lecture pas trop ennuyeuse ne conduit pas à un enchevêtrement incompréhensible), il est bon de mélanger les résultats que vous avez obtenus par les voies quantitatives et qualitatives, de les faire se répondre les uns aux autres, se confirmer ou dissoner de manière féconde. L'articulation des méthodes se fait dans l'écriture aussi qui, sans suivre nécessairement le strict chemin de l'alternance, se doit à la fois d'expliciter en amont la construction d'un tableau par la présentation des sources qui le composent, puis d'en faire comprendre le sens en aval par l'exposé d'un cas, ou de le nuancer d'ailleurs. Mariot et Zalc (2010) donnent un bon exemple de cette manière d'écrire. Ils montrent ainsi que parmi les 991 Juifs de Lens, 660 quittent le bassin lensois au cours de la Deuxième Guerre mondiale ; or plus la date de départ est tardive, moins le risque d'arrestation est important. La question n'est pas tant, en effet, la date du départ que les destinations choisies pour partir et, notamment, le moment du basculement dans la clandestinité. La plupart des partants de la dernière heure (dans l'année 1942) quittent Lens pour se cacher et changent, dès lors, d'identité. *A contrario,* le caractère relativement officiel de leur départ rend ceux qui fuient dès 1940 plus vulnérables. Le cas d'Oscar Wajblum, qui écrit au maréchal Pétain le 29 juillet 1942 pour tenter d'obtenir l'autorisation de passer la ligne de démarcation, vient rappeler que la question d'un « bon moment » pour partir n'a pas la même signification pour l'historien d'aujourd'hui et le Juif lensois d'alors qui ne sait pas, par définition, la « fin de l'histoire ».

Expérimenter !

Quelques pistes ensuite pour trouver des arrangements originaux, même si cela dépend énormément de votre discipline et de votre terrain précis. Il convient avant tout de rappeler une évidence : ce n'est pas la méthode qui prime dans la recherche, mais les questions et/ou les résultats obtenus. Partant, il ne faut pas confondre méthodes et matériaux (il n'y a pas en soi de « sources quantitatives », par exemple), et il est donc bon de choisir de temps en temps, pour un matériau donné, une méthode inhabituelle : utiliser une statistique pour réfléchir sur

ses catégories plutôt que pour citer ses chiffres comme argent comptant, ou encore compter lors d'une observation participante. Le corollaire de cette idée est qu'il ne faut pas en rester aux mariages convenus, déjà entrés dans la routine, entre « quali » et « quanti » (Bryman, 2006). Le « quanti » peut servir à autre chose qu'à donner un cadrage national chiffré, à partir des données de l'Insee, à votre étude de cas. Le « quali » peut servir à autre chose qu'à élaborer votre questionnaire à l'issue de quelques entretiens non directifs exploratoires. Or, bien souvent, la combinaison entre « quanti » et « quali » aboutit à la mise en place de leur association séquentielle, généralement promue dans le cadre des « méthodes mixtes » (Tashakkori et Teddlie, 2010), qui, sous le couvert de mettre en œuvre les deux familles de méthodes, conservent en fait leur dichotomie et leurs rôles routiniers.

Pour sortir de ces sentiers battus, une voie prometteuse est la construction « à la main » de bases de données à partir de votre matériau habituellement considéré comme « qualitatif » : archives, observations, entretiens non directifs, chansons, œuvres d'art, etc. (Lemercier et Zalc, 2008). C'est un art difficile mais intéressant, parce qu'il a peu de règles préétablies : au contraire, on y gagne à s'éloigner des grilles d'analyse les plus communes (nom, prénom, âge et qualité…) pour faire entrer dans des cases, que l'on définit soi-même au fur et à mesure, un matériau bigarré. Ainsi, Joanie Cayouette-Remblière (2012) montre l'intérêt d'envisager les dossiers scolaires des collégiens à la fois de manière qualitative et quantitative. Cette démarche, si elle permet de compter (de réaliser des comptages, mais aussi, pourquoi pas, des traitements statistiques plus évolués, de produire des graphiques originaux, etc.), offre aussi, pour le même investissement à la base, des raccourcis pour le travail « qualitatif » classique : une fois ainsi ordonnées, les données permettent de retrouver facilement tel exemple parlant ou tel cas particulier – à tel point que le texte final peut parfois ne pas laisser soupçonner qu'il se fonde sur une base de données. Certains pratiquent ce type de structuration des données en s'appuyant sur des logiciels lourds et chers, mais pouvant aider à mettre en ordre un matériau qualitatif : gestionnaires de bases de données ou « CAQDAS » *(computer-assisted qualitative data analysis software)*. Notre pratique de chercheuses et de formatrices nous incite plutôt à nous méfier des formatages implicites des catégories d'analyse qu'ils peuvent imposer : un bon vieux tableur, avec ses lignes et ses colonnes, bien utilisé, laisse plus de liberté, et permet aussi de mieux alterner lecture et comptage.

Rien n'oblige en effet à ne compter que lorsqu'on a des données massives, représentatives,

généralisables : à condition de bien savoir ce que l'on fait, il peut être très utile de compter sur de petits groupes ou échantillons. Et lorsqu'on veut compter, on trouve des matériaux pour cela, ce qui permet souvent, en faisant feu de tout bois, d'innover : on peut ainsi utiliser des affiches, pochettes de disques, registres de condoléances ou entrées d'annuaires téléphoniques, le comptage étant l'occasion de se poser des questions sur leur construction et leur standardisation (Coulmont, 2013 ; Hammou, 2012 ; Truc, 2011 ; Ollivier, 2012).

La petite taille n'empêche donc ni de compter, ni même d'utiliser des outils formels plus sophistiqués, et d'en tirer des résultats marquants. On retrouve là le point de vue de fondateurs de la micro-histoire, qui étaient loin de refuser toute quantification, mais plaidaient pour l'expérimentation et contre les outils lourds et routiniers : Carlo Ginzburg (1980) parlait d'une alternative entre « adopter un statut scientifique faible pour aboutir à des résultats importants », ou « adopter un statut scientifique fort pour aboutir à des résultats de peu d'importance » (voir aussi Lepetit, 1989). De plus, aujourd'hui, des méthodes particulièrement adaptées à l'étude de petits groupes, comme l'analyse de réseaux sociaux, l'analyse factorielle, l'analyse de séquences ou la lexicométrie, ont acquis un statut scientifique reconnu – ce qui n'empêche pas qu'il reste beaucoup à expérimenter, soit avec ces méthodes (le poids du clivage quantitatif/qualitatif fait que tout ce qu'elles permettent en la matière est loin d'avoir été tenté), soit avec d'autres.

Réciproquement, même si l'on est plutôt adepte des modèles élaborés sur de grands échantillons aléatoires, mener en parallèle des études ethnographiques ou même archivistiques (Feller *et al*., 2005) ne peut que les enrichir, que ce soit en ajoutant des variables ou des interactions entre variables, en définissant mieux les modalités de ces dernières ou en affinant directement les interprétations. Ainsi, combiner l'exploitation de l'enquête « Patrimoine 2003-2004 » à la mobilisation de travaux ethnographiques permet de considérer les conditions de transmission du statut d'indépendant en prenant en compte à la fois les avantages dont bénéficient les enfants d'entrepreneurs pour se mettre à leur compte et les inégalités entre fratries face à l'installation (Gollac, 2009). En général, un tel mariage permet de lutter contre les tendances décontextualisantes (que l'on pense aux contextes spatial, temporel ou social) des modèles multivariés. On peut aussi utiliser de façon plus qu'illustrative le changement d'échelle avec l'analyse précise d'un cas (fût-ce une ligne de base de données) choisi parce que du matériau est disponible ou bien parce qu'il constitue un bon exemple : loin de seulement donner de la chair à un exposé, cela peut permettre de mieux comprendre un

mécanisme, d'élaborer de nouvelles hypothèses. Le parangon, choisi parce qu'il est banal, donc représentatif (et qui peut d'ailleurs l'être par des méthodes statistiques), ou l'exception peuvent ainsi contribuer à la construction même d'un modèle.

Enfin, plutôt que de seulement marier chiffres et lettres, on peut adopter en complément une troisième voie : des méthodes que l'on pourrait dire « formelles » plutôt que quantitatives (Tilly, 2004), parce qu'il s'agit là moins de compter que de décrire et que ce n'est pas l'établissement d'un ordre de grandeur qui est visé. Ces descriptions se présentent comme abstraites, voire comme positivistes ou explicatives (Abbott, 2001), donc assez différentes de celles auxquelles on pense habituellement en se référant par exemple aux descriptions historiques ou anthropologiques. Leur but est de mettre au jour des régularités, des structures, mais en les repérant et les définissant comme formes, comme motifs. Cela passe souvent par l'usage de représentations graphiques, au stade de l'exploration des données et/ou de la présentation des résultats. Ces représentations peuvent être produites par des logiciels dédiés ou bien être des croquis improvisés par les chercheurs avec les moyens du bord : ce sont souvent, du reste, les seconds qui finissent par donner naissance aux premiers, et les plus utiles parmi les premiers sont ceux qui permettent de réordonner, zoomer ou simplifier de la façon la plus souple. Cela autorise souvent une circulation entre différentes échelles, le graphe s'avérant proche tantôt du récit (même s'il s'en distingue en n'étant pas séquentiel mais en offrant plutôt des arrêts sur image), tantôt du tableau agrégé. Ainsi, Sébastien Dubois et Pierre François (2013) utilisent les cartographies réalisées par les poètes dans leurs textes critiques comme des données pour caractériser les relations entre les poètes et donner à voir, grâce à des graphes, la structure du champ de la poésie contemporaine, son évolution et la manière dont des noms ou des groupes peuvent fonctionner comme des institutions. Sur ces questions de représentation, notamment graphique, il peut être très utile de consulter des ouvrages généraux qui poussent à l'expérimentation, comme ceux de Tufte (1983) ou Becker (2009).

C'est aussi sur les effets heuristiques inattendus produits par la juxtaposition de deux cartes que se conclut un appel déjà ancien, mais trop peu entendu, de Daniel Milo (1987) à l'expérimentation tous azimuts, par opposition aux associations routinières entre thèmes et méthodes et au ronron quantitatif. Pour lui, expérimenter, c'est à la fois se donner les moyens de tester des hypothèses et assumer un bricolage presque ludique : un programme qui reste d'actualité.

Ne vous laissez pas enfermer par des étiquettes, bien souvent dévalorisées : qui y a-t-il

finalement d'autre que les tenants des approches « quali » pour désigner les autres comme « quantitativistes » et inversement ? L'appellation, implicitement, discrédite puisqu'elle réduit la thèse à sa méthode. Pour remettre le sujet et l'objet au centre des débats, l'articulation des approches est le meilleur atout.

Bibliographie

ABBOTT Andrew Delano, 2001, *Time Matters : On Theory and Method,* Chicago, University of Chicago Press.

— 2003, « Écologies liées. À propos du système des professions », dans Pierre-Michel Menger (ed.), *Les professions et leurs sociologies. Modèles théoriques, catégorisations, évolutions,* Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, p. 29-50.

— 2004, *Methods of Discovery : Heuristics for the Social Sciences,* New York, Norton & Co.

AVRIL Christelle, CARTIER Marie et SERRE Delphine, 2010, *Enquêter sur le travail. Concepts, méthodes, récits,* Paris, La Découverte (coll. « Grands Repères. Guides »).

BECKER Howard Saul, 2009 [2007], *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales,* trad. par Christine Merllié-Young, Paris, La Découverte (coll. « Grands Repères. Guides »).

BILAND Émilie, EIDELIMAN Jean-Sébastien et GOJARD Séverine, 2008, « *Ceteris (non) paribus ?* Combiner régression logistique et analyse des données pour étudier les arrangements pratiques des personnes handicapées ou dépendantes », *Genèses*, vol. 73 (déc.), p. 37-56.

BRYMAN Alan, 2006, « Integrating quantitative and qualitative research : how is it done ? », *Qualitative Research,* vol. 6, n° 1, p. 97-113.

CAYOUETTE-REMBLIÈRE Joanie, 2012, « Reconstituer une cohorte d'élèves à partir de dossiers scolaires. La construction d'une statistique ethnographique », *Genèses,* vol. 85, n° 4, p. 115-133.

COULMONT Baptiste, 2013, « Tenir le haut de l'affiche : une analyse structurale des prétentions au charisme », *Revue française de sociologie,* vol. 54, n° 3, p. 507-536.

DE NOOY Wouter, 2003, « Fields and Networks : Correspondence Analysis and Social

Network Analysis in the Framework of Field Theory », *Poetics,* vol. 31, nos 5-6, p. 305-327.

DES NÉTUMIÈRES Félicité, 1997, « Méthodes de régression et analyse factorielle », *Histoire & Mesure,* vol. 12, nos 3-4, p. 271-298.

DUBOIS Sébastien et FRANÇOIS Pierre, 2013, « Seeing the world through common lenses ? The case of French contemporary poetry », dans Jens Beckert et Christine Musselin (eds.), *Constructing Quality: The Classification of Goods in Markets,* Oxford, Oxford University Press, p. 174-193.

DURKHEIM Émile, 1999 [1895], *Les règles de la méthode sociologique,* Paris, Flammarion (coll. « Champs »).

— 2002 [1897], *Le suicide,* 19e éd., Paris, Puf (coll. « Quadrige »).

FELLER Laurent, GRAMAIN Agnès et WEBER Florence, 2005, *La fortune de Karol. Marché de la terre et liens personnels dans les Abruzzes au haut Moyen Âge,* Rome, École française de Rome.

GINZBURG, Carlo, 1980, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, p. 3-44.

GOFFMAN Erving, 1968 [1961], *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux,* trad. par Liliane et Claude Lainé, Paris, Éd. de Minuit.

GOLLAC Sibylle, 2009, « Travail indépendant et transmissions patrimoniales. Le poids des inégalités au sein des fratries », *Économie et Statistique,* vol. 417, nos 417-418, p. 56-75.

GUÉRIN Isabelle, ROESCH Marc, VENKATASUBRAMANIAN G., 2012, « Dettes, protections et solidarités en Inde du Sud », *Économie et Sociétés,* vol. 46, no 2, p. 385-412.

HAMMOU Karim, 2012, « Le disque comme document. Une analyse quantitative de l'usage du refrain dans les albums de rap en français (1990-2004) », dans Emmanuel Brandl, Cécile Prévost-Thomas et Hyacinthe Ravet (eds.), *Vingt-cinq ans de sociologie de la musique en France,* vol. 2, *Pratiques, œuvres, interdisciplinarité,* Paris, L'Harmattan, p. 177-193.

LECA Jean, 2005, *Un vieux débat. L'identité et la pertinence de la science politique,* Congrès de l'Association française de science politique, Lyon, 15 sept.

LEMERCIER Claire et ZALC Claire, 2008, *Méthodes quantitatives pour l'historien,* Paris,

La Découverte (coll. « Repères. Histoire »).

LEMERCIER Claire et OLLIVIER Carine, 2011, « Du bricolage à l'innovation. Questions de méthode », *Terrains & Travaux,* vol. 19, n° 2, p. 5-16.

LEPETIT Bernard, 1989, « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire & Mesure*, vol. 4, n°s 3-4, p. 191-199.

OLLIVIER Carine, 2012, « Division du travail et concurrences sur le marché de l'architecture d'intérieur. Propositions pour une analyse des formes des groupes professionnels », *Revue française de sociologie,* vol. 53, n° 2, p. 225-258.

MARIOT Nicolas et ZALC Claire, 2010, *Face à la persécution. 991 Juifs dans la guerre,* Paris, Odile Jacob.

MILLS Charles Wright, 2006 [1959], *L'imagination sociologique,* trad. par Pierre Clinquart, Paris, La Découverte (coll. « La Découverte poche »).

MILO Daniel, 1987, « La rencontre insolite mais édifiante du culturel et du quantitatif », *Histoire & Mesure,* vol. 2, n° 2, p. 7-37.

PARK Robert, 1984, « La ville. Phénomène naturel », dans Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (eds.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine,* Paris, Aubier (coll. « Champ urbain »), p. 185-196.

PRATT Michael G., 2008, « Fitting oval pegs into round holes : tensions in evaluating and publishing qualitative research in top-tier North American journals », *Organizational Research Methods,* vol. 11, n° 3, p. 481-509.

TASHAKKORI Abbas et TEDDLIE Charles (eds.), 2010 [2003], *Handbook of Mixed Methods in Social & Behavioral Research,* Thousand Oaks, Sage.

TILLY Charles, 2004, « Observations of Social Processes and Their Formal Representations », *Sociological Theory*, vol. 22, n° 4, p. 595-602.

TRUC Gérôme, 2011, « Analyser un corpus illisible ? Le logiciel Alceste confronté à des registres de condoléances », *Langage et société,* vol. 135, n° 1, p. 29-45.

TUFTE Edward, 1983, *The Visual Display of Quantitative Information,* Cheshire, Graphics Press.

Nous ajoutons quelques sites web et carnets de recherche (consultés en juin 2013) qui abordent régulièrement ces questions, donnent en particulier des pistes de formations et

peuvent être intéressants au-delà de la discipline de leurs auteurs :

www.boiteaoutils.info par Franziska Heimburger et Émilien Ruiz (historiens).

coulmont.com par Baptiste Coulmont (sociologue).

quanti.hypotheses.org par Olivier Godechot et Pierre Mercklé (sociologues).

quanti.ihmc.ens.fr par Claire Lemercier et Claire Zalc (historiennes).

politbistro.hypotheses.org par François Briatte et Joël Gombin (politistes).